

§

L'immortel inventeur de *l'auscultation* s'évertuant à réapprendre sa langue maternelle, la langue nationale des Bretons, familier Grégoire de Rostrenen et Le Gonidec, pour correspondre avec son père et ses fermiers, s'y exerçant à rimer ; voilà un spectacle touchant et admirable ! Qu'en pensent nos « Parisiens de Landerneau » ? M. G. Esnault, l'éminent philologue, publie ces lettres et les corrige, dans une brochure : **Laennec bretonnant**. Il conclut : « Laennec du fond de son cabinet parisien donne un grand exemple à beaucoup de Bretons. »

NOTA. — M. Etienne, directeur du *Fureteur Breton*, inspecteur général de l'Instruction Publique, me reproche avec raison de n'avoir pas dit qu'il présidait la cérémonie de Guerlesquin. Je le prie de m'excuser et de croire qu'il n'y a là de ma part qu'une omission involontaire.

ÉMILE MASSON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La mort d'Octave Maus, de Maurice Kufferath et d'Eugène Gilbert. — Jules Destée. — Victor Rousseau. — Expositions Van den Eeckhoud et W. Paereis. — *Aphrodite* au Théâtre de la Monnaie.

La mort d'**Octave Maus** et de **Maurice Kufferath** nous prive de deux guides incomparables. Avec Max Waller, ils affinèrent la sensibilité d'une race, vouée par une tyrannie héréditaire à d'étroites traditions et qui, jusqu'à leur venue, s'était complue dans le culte d'un passé dont la magnificence n'excluait pas toujours la vulgarité.

Les manifestes de la *Jeune Belgique* et les premiers salons des XX sont contemporains. Simultanément, Max Waller exalte Villiers, Mallarmé et Verlaine, Maus impose Rodin, Whistler et Monet, et Kufferath ne tardera pas à proclamer le génie de Richard Wagner. Aux dieux nouveaux qu'ils viennent de découvrir Waller apporte son lyrisme gamin, Kufferath sa prodigieuse érudition, Maus sa curiosité et l'élégance de son esprit averti.

Et le page, l'apôtre et le dandy, rayonnants de jeunesse, forment une trinité charmante qui, par ses efforts convergents, ses secousses répétées et une inlassable ténacité, bouscule les opinions reçues, déboulonne les vieilles idoles et fait surgir d'un sol mal défriché des richesses insoupçonnées.

Les trois amis se dépensent avec un enthousiasme allègre. Une

pléiade de poètes et de romanciers, de peintres et de sculpteurs, venus on ne sait d'où, se groupe autour d'eux : Picard, Verhaeren, Giraud, Gilkin, Mockel, Fontainas, Lemonnier, Eekhoud, Van Rysselberghe, Schlobach, Ensor, Lemmen, étouffent de leurs clameurs la voix des bonzes épouvantés.

On s'invective autour de *l'Après-midi d'un Faune* de *l'Homme au nez cassé*, du portrait de Sarasate et de la *Walküre*.

La critique officielle raille, la Jeune Belgique exulte et ces esthétiques conflits dégénèrent quelquefois en coups de poing, encaissés sans rancune, parce qu'ils ne sont que l'expression concrète d'un lyrisme exaspéré.

Waller fleurit le tumulte de son sourire insolent, Kufferath passe en fredonnant l'air du pâtre de *Tristan* et, la main crispée sur un admirable jonc à pommeau d'or, Maus oppose sa jaquette élégante aux piteuses redingotes officielles.

De ses fréquents séjours à Paris, Maus a rapporté de précieux enthousiasmes. Les salons des XX, auxquels il préside, ouvrent leurs portes aux artistes français et belges d'avant-garde : Carrière, Monet, Pissaro, Renoir, Sisley, Seurat, Signac y fraternisent avec Ensor, Minne, Van Rysselberghe et Lemmen. A la stupeur de la première heure succède bientôt une attention sympathique et l'art belge subit insensiblement une métamorphose, qu'accentueront encore les premières œuvres des Jeune Belgique et les révélations musicales de Maurice Kufferath.

Petit à petit, le rêve de Baudelaire, de Mallarmé et de Verlaine, la vision des impressionnistes et l'hallucinante splendeur de Wagner s'insinuent dans les âmes.

Tant en Flandre qu'en Wallonie, c'est un irrésistible branle-bas.

La *Jeune Belgique* de Waller, l'*Art Moderne* de Maus, le *Guide musical* de Kufferath, la *Wallonie* d'Albert Mockel réunissent la collaboration des jeunes écrivains de France et de Belgique : Villiers, Mallarmé, Verlaine et Henri de Régnier confèrent avec succès à Bruxelles et en province.

On célèbre César Franck, on admire Vincent d'Indy; Debussy, Dukas, Duparc, Bordes, Bréville, Magnard, Rabaud trouvent aux XX et à la *Libre Esthétique* de merveilleux interprètes.

Wagner triomphe à la *Monnaie* dont Kufferath assume la direction avec Guidé. Puis viennent *l'Etranger*, le *Roi Arthus*,

Eros vainqueur, Ariane et Barbebleue, Pepita Jimenez d'Albeniz, *Katharina* de Tinel, *la princesse Rayon de soleil* et *la Captive* de Paul Gilson, un de nos plus grands musiciens, que la jalousie imbécile d'une coterie tient écarté aujourd'hui des scènes lyriques et des concerts.

De 1883 à 1914, grâce au lucide effort de trois hommes, l'art belge a subi une prodigieuse évolution, et l'on peut dire que pour avoir éveillé Psyché au cœur d'une contrée ennemie, où elle a fini par conquérir les esprits les plus rétifs, ils ont bien mérité de la France et de la Belgique, dont ils n'ont jamais manqué d'associer les beautés et les vertus, tant dans leur pays qu'en Suisse où la guerre avait exilé les deux survivants de leur victorieuse trinité.

Moins connu, parce que cantonné dans un périodique un peu fermé, *la Revue Générale*, où il signait de brillantes critiques, **Eugène Gilbert**, que la fièvre typhoïde vient d'emporter inopinément, contribua, lui aussi, à l'épuration du goût de ses compatriotes. D'une bienveillance qu'on lui reprocha quelquefois, il se plaisait à analyser, avec le même souci d'équité, le livre du romancier illustre et la plaquette du plus humble débutant.

Une image originale, un accent imprévu le rendaient indulgent aux défauts et aux faiblesses et il ne se montrait sévère que pour les écrivains connus, à qui il ne pardonnait ni une faute de goût, ni une défaillance.

D'une extraordinaire érudition et d'une urbanité exquise, E. Gilbert, qui fut l'actif collaborateur du vicomte de Spœlberg, était un fervent admirateur de la France, à qui il rendit hommage dans une remarquable étude sur le *Roman français contemporain*.

C'est encore un francophile de vieille date que **Jules Destrée**, notre nouveau ministre des Sciences et des Arts : esprit éminemment captivant, il suscite tous les espoirs.

Hautain, froid, aristocrate dans l'âme, malgré ses opinions socialistes, il subjuguait par sa merveilleuse éloquence le peuple berrain qui le délégua au Parlement.

La puissance de son verbe et la pathétique splendeur de sa dialectique, plus que l'ardeur de ses convictions, incarnent la sombre épopée des mineurs, et alors que ses goûts l'incitaient aux plaisirs délicats du dilettante, il a voué sans regret les trésors de son intelligence et de son talent à la glorification du prolétariat.

Il attarda pourtant sa curiosité d'artiste sur Odilon Redon, sur

les primitifs italiens et sur les imagiers japonais, et l'on s'en aperçoit, lorsqu'il éclabousse les foules accourues de ses somptueuses périodes, où les images et les symboles magnifient, à la façon d'une sculpture de Meunier, la passion douloureuse de l'ouvrier. Apôtre éperdu de la Wallonie, Destrée, qui mit pendant la guerre son verbe émouvant au service de sa patrie outragée, et qui, malgré ses tendances séparatistes, sut rester belge avant tout, célébrait, récemment encore, la gloire de sa terre natale, au banquet organisé par le *Thyrse* en l'honneur du sculpteur Victor Rousseau.

Il salua dans l'auteur du monument Waller, Wallon comme lui, l'incomparable maître du Rythme, et il ne manqua pas de l'opposer aux artistes flamands épris de matière et de couleur.

Le Wallon, en effet, se préoccupe surtout de l'harmonie, de la ligne et de la cadence, et, à ce point de vue, nul sculpteur peut-être ne réalisa, comme Rousseau, ces dons souverains.

Maître de la grâce chaste et de la volupté retenue, lyrique nuancé, dont la mesure fige en groupes harmonieux la pensée, le désir et le rêve, **Victor Rousseau** spiritualisa le bronze et le marbre, au point d'enclorre un hymne dans chacune de ses œuvres.

D'une inspiration racinienne, il arrache à la pierre des chants indicibles et on se surprend, devant ses groupes et ses bustes, à murmurer tel vers ou à évoquer tel accord dont on retrouve la langue, la noblesse ou la suave douleur dans tel geste ou dans tel sourire.

Dans un fort beau discours, l'organisateur du banquet, M. Léopold Rosy, qui sert avec le plus parfait désintéressement toutes les nobles causes, glorifia, au nom des artistes accourus en foule, le sculpteur poète et le ministre artiste, et le charmant écrivain Louis Piérard, récemment élu député, les salua, à son tour, de quelques vieilles chansons wallonnes, d'un esprit à la fois héroïque et narquois.

A la Galerie Georges Giroux, il importe de signaler deux intéressantes expositions : le peintre **Van den Eeckhoudt** y réunit un ensemble d'œuvres rapportées du Midi où il séjourne depuis quelques années. Ce fut un éblouissement qui nous émerveilla d'autant plus qu'il éclata sous la froide lumière de nos ciels d'hiver.

Synthétisant parfois à l'excès ses portraits et ses paysages, Van den Eeckhoudt côtoie presque toujours la peinture décorative. Merveilles de lumière et de couleur, ses toiles sont les fouguesux di-

vertissements d'une âme outrancière, et il serait téméraire d'y chercher la paix ou le recueillement, par quoi s'imposent à nos mémoires des œuvres souvent moins accomplies.

W. Paerels, qui succéda à Van den Eeckhoudt, est moins tumultueux et, bien que plus réfléchi, son œuvre est empreinte d'un lyrisme que n'atteint pas toujours son prédécesseur. On y sent des nerfs maîtrisés, une sensibilité canalisée et des audaces tempérées par un goût exquis. C'est un art de nuances, enclos quelquefois dans des formes que l'on souhaiterait plus affirmées, et dont les demi-teintes atténuent délicieusement l'impatiente allégresse...

Au théâtre de la Monnaie, l'**Aphrodite** de Camille Erlanger, en dépit d'une mise en scène admirable et d'une parfaite interprétation, n'a recueilli qu'un succès d'estime.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

Charles Whibley : *Literary Studies*, Macmillan, 8 s., 6 d. — *The London Mercury*. — *Discovery*.

Il y a deux sortes de critiques, nous voulons dire deux sortes d'écrivains qui s'occupent de commenter les ouvrages des autres, passés ou présents, et de porter sur eux des jugements. Les uns sont les pédants et les pédagogues : à quelques exceptions près, ils produisent, au pire, de la sottise, et, au mieux, des réflexions mesquines et des énumérations de faits connexes sans intérêt. Les autres sont des hommes détachés de toute besogne professionnelle, comme l'enseignement, des hommes qui vivent dans leur temps et se passionnent pour les conflits intellectuels et moraux de leur époque, pour les luttes sociales et politiques. Ils acquièrent ainsi une largeur de vues qui manque aux premiers ; on se plaît à leur connaissance des hommes, à leur intolérance ou à leur indulgence, à leur urbanité, à leur politesse. Ce sont des hommes du monde, qui vivent dans le monde, avec le monde et pour le monde. En France, ce sont Anatole France, Charles Maurras, Paul Souday, Pierre Lasserre, et quelques autres. En Angleterre, ce sont Edmond Gosse, Charles Whibley, et d'autres de moindre envergure.

Malgré leurs différences, leurs incompatibilités, leurs antagonismes, ils ont quelque chose en commun, l'amour des belles-